30 centimes la livraison, avec un portrait lithographié.

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES,

PAR

UN HOMME DE RIEN.

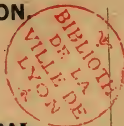
Laissons là les theories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.

— CHATEAUBRIAND —

17e LIVRAISON.

(5e du 2e vol.)

LORD WELLINGTON.



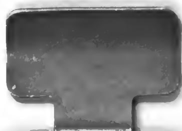
PARIS,

AU BUREAU CENTRAL,

Rue des Beaux-Arts, 13.

Et chez tous les principaux libraires et dépositaires de Publications nouvelles.

1840




BIBLIOTH
DE LA
VILLE DE
LYON



LORD WELLINGTON.

Galerie des Contemporains illustres

Imp de P Bineteau

Rue des Beaux-Arts, 13

LORD WELLINGTON.

La fortune a plus fait pour Wellington qu'il n'a fait pour elle.

NAPOLÉON. — *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome VII, p. 277.

Ce fut un jour mémorable dans les annales de l'Angleterre, que celui où vint à terme l'immense question de l'émancipation catholique de l'Irlande. Cette mesure, qui appelait tout-à-coup deux ou trois millions d'hommes à la vie civile et politique, agita violemment les esprits : l'anglicanisme jetait les hauts cris ; les journaux ultra-tories avaient chaque matin un accès d'épilepsie ; le *Morning Journal* et le *Standard* déclaraient que le roi, en signant le *bill*, signait son abdication ; que le papisme, l'abominable papisme, allait



promener partout la torche incendiaire, et que l'Angleterre était arrivée à son dernier jour. L'aristocratie presque tout entière s'indignait de voir un de ses fils, son espoir et sa gloire, porter le premier une main profane sur l'édifice vénéré du *State and Church* (l'État et l'Église).

Si vous étiez entré à la chambre des lords le 2 avril 1829, dans la séance où fut présenté ce fameux *bill*, vous auriez vu se lever du banc ministériel, au milieu des murmures des tories, un personnage de haute taille, boutonné dans son habit jusqu'au menton, maigre, raide et sec, avec un nez arqué, une figure démesurément longue, des traits fortement prononcés, mais sans trop d'expression. Sa parole était aride, incolore, sans animation aucune, mais ferme, lucide et précise; il disait que les circonstances ne lui permettaient pas d'opposer une plus longue résistance aux vœux de l'Irlande; que l'émancipation était fâcheuse, mais que la perspective menaçante d'une guerre civile était plus fâcheuse encore. Le bill passa. Ce personnage, qui risquait ainsi sa popu-

larité en faisant à regret une grande chose, et qui venait, pour cette même chose faite à regret, d'échanger stoïquement la veille un coup de pistolet avec lord Winchelsea, anglican fougueux, c'était Arthur Wellesley, duc de Wellington, le chef du cabinet d'alors, et aujourd'hui, comme alors, l'homme le plus illustre, le plus populaire, le plus foncièrement aristocrate, et surtout le plus heureux de l'Angleterre. Sur les armoiries du noble duc, on lit cette devise : *Virtutis fortuna comes.* Si la devise était vraie, si la vertu et le bonheur marchaient toujours de compagnie, Wellington serait énormément vertueux; car il n'y a peut-être pas deux exemples d'une fortune aussi merveilleuse et aussi constante. Noble de fraîche date, son nom éclipse aujourd'hui les plus grands noms des plus vieilles races normandes. Durant vingt ans de guerre, seul il peut dire que jamais défaite ou déroute ne déshonora son drapeau; sans avoir reçu de la nature cette audace d'inspiration, ce feu sacré qui constitue le génie, il triomphe du plus grand génie moderne; sans

une haute capacité politique, il accomplit en politique ce que n'avaient pu faire Pitt, Fox et Canning. Soldat heureux sous un gouvernement constitutionnel, il a eu le rare privilége de n'avoir jamais à lutter contre la défiance, l'injustice ou l'ingratitude. La reconnaissance de son pays a égalé, sinon dépassé ses services ; l'Angleterre lui a donné des palais, elle l'a gorgé de millions, elle l'a fait plus grand et plus opulent qu'un roi. Tous les souverains de l'Europe l'ont enrichi de dotations, comblé de titres, et chamarré de cordons ; il n'y a pas jusqu'à la France qui n'ait vu ce nom fatal inscrit de la main d'un descendant de Charles VII sur la liste de ses maréchaux. Ennemi juré de tout ce qui s'appelle démocratie, cet homme a eu tous les bénéfices de la popularité sans lui faire aucun sacrifice. John Bull s'est permis une ou deux fois de jeter des pierres à ses fenêtres ; il en a été quitte pour les faire griller ; et le lendemain, John Bull, qui ne saurait lui garder longtemps rancune, l'applaudissait, prêt à montrer les dents à tout audacieux qui se permettrait de médire de

son héros. Dernièrement encore, vous avez vu la presse anglaise se fâcher tout rouge parcequ'une reine de dix-huit ans, dans les préoccupations bien naturelles des premiers jours de sa lune de miel, avait oublié de s'informer régulièrement de la santé du vieux et apoplectique guerrier.

Remarquons toutefois qu'il y a une véritable injustice à abuser, pour expliquer certains faits et certains hommes, de ce procédé si commode du destin. On a fait trop souvent chez nous honneur au diable des succès de lord Wellington; gardons-nous de ce patriotisme *Chauvin* qui s'en va retroussant sa moustache, faisant ronfler le mot de Français, se donnant à lui-même un brevet de géant, et déclarant pygmée tout ce qui n'est pas lui. Cela ne vaut guère mieux que les fanfaronnades et les comparaisons ambitieuses du fameux discours de lord Brougham; avec ce système il y a beaucoup moins de mérite à vaincre, beaucoup plus de honte à être vaincu, et nous avons assez de gloire à nous pour n'être pas si avares envers les autres.

En parcourant la carrière militaire et politique du duc de Wellington, en feuilletant ces douze volumes de dépêches qu'il a fait publier il y a deux ans, et qui embrassent l'histoire de ses campagnes dans l'Inde, en Danemark, en Portugal, en Espagne et en France, on est tout d'abord frappé de cette fermeté, de cette persévérance, de cet imperturbable sang-froid qui le distinguent ; on est forcé de reconnaître que Napoléon a été très sévère, pour ne pas dire injuste, à son égard ; que si la fortune a beaucoup fait pour lui, il a su se tenir toujours à la hauteur de sa fortune, et que si ce n'est pas là un de ces rares génies qui dominent et résument un siècle, c'est au moins un grand talent qui a légitimement gagné une bonne partie de sa gloire.

Arthur Wellesley est le troisième fils de Gérard Colley Wellesley, vicomte de Mornington, dont la famille venait d'être récemment anoblie dans la personne de son père, Richard Colley Wellesley, créé baron de Mornington en 1746. Arthur naquit à Dungan-Castle, en Irlande, le 1er mai 1769, dans

cette année si féconde qui vit naître Napoléon, Soult, Canning, Chateaubriand, Walter-Scott et tant d'autres illustrations de tous genres. Il fut d'abord élevé en Angleterre, au collége d'Eton, et bientôt envoyé en France, à Angers, dans une école militaire qui avait alors une assez grande réputation. A dix-huit ans, en 1787, il entra au service en qualité d'enseigne. Le crédit de sa famille lui fit rapidement franchir les grades inférieurs; en 1788 il était lieutenant, capitaine en 1791, major en 1792, et enfin lieutenant-colonel en 1794. C'est alors qu'il fit sa première campagne dans la retraite de Hollande, sous le duc d'York. Chargé du commandement d'une brigade à l'arrière-garde, il fut honorablement mentionné par le général en chef.

En 1796 il partit pour l'Inde avec son régiment, et l'année suivante, son frère aîné, lord Mornington, depuis marquis de Wellesley, ayant été nommé gouverneur-général des possessions anglaises, le jeune colonel se trouva bientôt à même d'exercer ses hautes facultés militaires dans

un commandement supérieur; la guerre venait alors d'éclater entre la Compagnie et le fameux prince indien Tippoo-Saïb. Les Anglais s'étant ménagé la coopération du *nizam* (prince) des Mahrattes, Wellesley fut placé à la tête des troupes alliées, sous le commandement en chef de sir Harris. On raconte que dans une première et chaude affaire, à l'attaque d'un bois fortifié, ce même homme qui devait briller plus tard par son attitude froidement intrépide au milieu du danger, se montra quelque peu ému du sifflement des balles indiennes, et qu'il s'en vint dans une grande agitation apprendre à sir Harris le mauvais succès de son expédition. Les biographes anglais, qui rapportent ce fait, ont soin de rappeler l'histoire de Frédéric II fuyant le champ de bataille de Molwitz. Contentons-nous d'ajouter que dès le lendemain le jeune Wellesley, revenu de son émotion, s'empressa de réparer son échec en emportant le bois malencontreux.

Le 4 mai 1799, après un assaut des plus acharnés, les Anglais s'emparèrent de Seringapatam,

la capitale du Mysore; Tippoo-Saïb fut trouvé mort sous les décombres, et le jeune Wellesley, entré un des premiers dans la ville, fut investi des fonctions de gouverneur. L'année suivante, il défit un chef de partisans, Hondiah-Waugh, qui était venu faire une excursion sur les terres de la Compagnie, avec cinq mille hommes. Un instant il fut question de donner à sir Arthur le commandement de ce corps de troupes, parti des bords du Gange sous la conduite du général Baird, pour aller combattre les Français sur les bords du Nil; Wellington et Bonaparte se seraient trouvés en face quinze ans plus tôt. Une maladie grave l'empêcha de faire partie de cette expédition, qui du reste manqua son but, car elle n'arriva en Égypte qu'après l'évacuation.

La dernière grande guerre de l'Inde éclata en 1803; les Mahrattes orientaux se soulevèrent, dirigés par Scindiah, chef astucieux et habile, espèce d'Abd-el-Kader de l'Indostan, harcelant les Anglais, les attaquant à l'improviste, les entraînant à sa poursuite, et leur échappant toujours. Sir

Arthur fut chargé de le joindre et de le combattre à tout prix. A force d'activité et de persévérance, il parvint à l'atteindre à Assye, dans le Deccan, le 23 septembre 1803. Le Mahratte avait dix mille hommes d'infanterie commandés par des officiers européens, quarante mille chevaux et cent pièces de canons. Sir Arthur avait six ou sept mille hommes. La bataille fut sanglante et longtemps disputée; Wellesley eut deux chevaux tués sous lui, perdit le tiers de ses soldats, mais l'ennemi fut écrasé. Une dernière et décisive victoire, celle d'*Argaum*, mit fin à la guerre en amenant la soumission définitive de Scindiah. Les habitants de Calcutta élevèrent un monument en l'honneur de Wellesley, qui fut nommé général et créé chevalier de l'ordre du Bain.

Trois ans plus tard, en 1806, nous retrouvons le vainqueur d'*Assye* et d'*Argaum* tranquillement occupé à faire manœuvrer une brigade dans une petite ville de l'Angleterre. Toutefois Wellesley ne languit pas longtemps dans l'inaction; les habitants de Newport, dans l'île de Wight, le

nommèrent député à la chambre des communes. C'est dans cette même année 1806 qu'il épousa miss Pakenham, jeune dame irlandaise, sœur du comte de Longfort. J'ai ouï raconter à ce sujet une anecdote qui est caractéristique, si elle est vraie. Il paraîtrait que ce mariage avait été arrêté avant le départ de sir Arthur pour l'Inde, et c'était alors un mariage d'inclination; dans l'intervalle, miss Pakenham fut atteinte d'une affreuse petite-vérole qui laissa sur son visage des traces cruelles; à son retour, sir Arthur, déjà refroidi par l'absence, trouva sa fiancée méconnaissable: ne pouvant plus l'épouser par inclination, et ne voulant pas manquer à sa parole, il l'épousa par devoir. Cette union ne fut, dit-on, pas très heureuse.

En 1807, après la chute du parti de Fox et de lord Grenville, Wellesley fut nommé secrétaire d'état pour l'Irlande, sous la vice-royauté du duc de Richmond. Le jeune général ne resta pas longtemps dans ce nouveau poste. Lorsque fut décidée l'agression brutale de l'Angleterre contre le Dane-

marck, sir Arthur fut attaché à l'expédition sous les ordres de lord Cathcart ; c'est lui qui commandait dans l'affaire de Kioge, où fut défait le général danois Linsmar ; et après le bombardement de Copenhague, il fut chargé de recevoir la capitulation de la ville.

Jusqu'ici les grandes batailles livrées par sir Arthur dans l'Inde avaient eu peu de retentissement en Angleterre ; il n'était pas encore au premier plan, et c'est à ce moment seulement, en 1808, que commençe la période brillante de sa vie militaire. L'Espagne, envahie par Napoléon, se soulevait de toutes parts ; le Portugal, occupé par Junot, commençait à secouer le joug de cet Ajax étourdi et tracassier. L'Angleterre, fidèle à sa haine contre Napoléon, s'empressa de saisir l'occassion d'une lutte nouvelle. Sir Arthur Wellesley, qui venait d'être nommé lieutenant-général, fut chargé du commandement de la division dirigée d'abord sur la Corogne. Assez mal accueilli par les patriotes galliciens, le général se décida à tourner du côté d'Oporto et à débarquer

en Portugal. Un premier engagement avec les troupes de Junot eut lieu à Roliça; quelques jours après, le 21 août, à Vimiero, Wellesley força Junot à se retirer précipitamment sur Lisbonne. Dès le lendemain, l'arrivée soudaine de sir Hugh Dalrymphe, nommé général en chef, empêcha le vainqueur de profiter de sa victoire. Le 30 du même mois, fut signée la fameuse capitulation de Lisbonne, connue sous le nom de convention de *Cintra*. Les Français devaient évacuer le Portugal avec armes et bagages, et repasser en France aux frais de l'Angleterre. En même temps que Napoléon témoignait son mécontentement à Junot, l'Angleterre traduisait le général Dalrymphe devant une cour martiale. Sir Arthur Wellesley s'empressa d'accourir à Londres pour venir défendre au sein du parlement un acte dont la responsabilité ne pesait pas sur lui. Dalrymphe n'en fut pas moins dépossédé de son commandement et remplacé par sir Arthur lui-même, qui revint à Lisbonne le 22 avril 1809. On a vu ailleurs (1)

(1) Voir la biographie du maréchal Soult.

comment Soult, qui venait d'entrer en Portugal, livré à lui-même et privé de la coopération de Victor, fut surpris à Oporto par le général anglais, et forcé de revenir sur ses pas en exécutant cette belle retraite dont la hardiesse étonna Wellesley lui-même, qui s'en est toujours souvenu, et la cite encore aujourd'hui comme une merveille de tactique.

Le Portugal une fois complètement évacué par les Français, sir Arthur reçoit l'ordre de pénétrer en Espagne pour concerter un plan de campagne avec la Junte. Il arrive à Almaraz, opère sa jonction avec le général espagnol Cuesta, et livre le 21 juillet 1810, au maréchal Victor et au roi Joseph, la bataille incertaine de Talaveira. Des deux parts on chanta victoire. Le parlement anglais vota des remerciements à sir Arthur, en y ajoutant une annuité de *deux mille livres sterling*. Le roi l'éleva à la pairie avec le titre de lord vicomte Wellington de Talaveira. Victor fut obligé de se replier sur Madrid ; mais Wellington ne put marcher en avant. Soult et Ney arrivaient

rapidement sur lui de l'Estramadure, avec des forces supérieures ; d'autre part, Masséna entrait en Portugal. Il se hâta de repasser le Tage, pour couvrir Lisbonne. C'est alors que furent exécutées par lui ces fameuses lignes de *Torres Vedras*, qui s'étendaient de la mer au Tage, retranchements formidables, où le talent de la fortification se déployait dans tout son luxe, et devant lesquelles Masséna recula d'étonnement.

Bientôt ce dernier, isolé, ne recevant de France ni argent, ni vivres, ni soldats, ne put se maintenir en Portugal ; il opéra sa retraite. Wellington rentra en Espagne, se porta sur Ciudad-Rodrigo, qu'il enleva d'assaut, après onze jours de tranchée ouverte ; Badajoz subit le même sort, et alors, à la tête d'une armée formidable, composée d'Anglais, de Portugais et d'Espagnols, Wellington pénétra résolument en Castille, et livra la célèbre bataille des Arapiles, où il battit Marmont, ce général habile, mais si constamment malheureux. A la nouvelle de cette défaite, Soult, occupé à faire le siége de Cadix, quitte l'Andalousie et

arrive en toute hâte, combine ses mouvements avec Souham, successeur de Marmont ; tandis que Wellington, retenu avec toute son armée devant la citadelle de Burgos, par une centaine d'hommes commandés par l'intrépide général français Dubreton, voit tout-à-coup sa ligne compromise, perd l'offensive, et est obligé d'opérer rapidement sa retraite sur le Portugal.

Cependant Napoléon, épuisé d'hommes par la désastreuse campagne de Russie, dégarnissait de plus en plus l'Espagne. Lord Wellington se rend à Cadix en 1813, pour communiquer en personne avec la régence. La jalousie espagnole, jusqu'alors rebelle, cède enfin à une supériorité si bien constatée, et lord Wellington est salué du titre de généralissime des trois armées combinées de l'Angleterre, du Portugal et de l'Espagne, et investi d'un pouvoir suprême.

C'est alors qu'il commença cette campagne brillante de 1813 à 1814, qui reste aujourd'hui son plus beau titre de gloire. Je ne puis le suivre ici dans toutes ses opérations, depuis la journée de Vittoria,

si funeste pour nos armes, jusqu'à la victoire indécise de Toulouse. Remarquons cependant, et cela sans prétendre aucunement rabaisser les talents de lord Wellington, que les circonstances lui furent merveilleusement favorables. L'armée française était démoralisée, disséminée et sans cesse affaiblie par Napoléon, qui lui enlevait ses meilleurs soldats pour la lutte terrible qu'il soutenait alors en Allemagne. Nos généraux, débarrassés de cette main de fer qui les domptait, les maintenait dans la ligne du devoir, et les poussait en avant, donnaient carrière à toutes leurs petites vanités, agissaient isolément, sans direction commune, sans unité, et partant sans résultat. L'impéritie de Joseph Bonaparte était peu propre à obvier à ces inconvénients. L'arrivée de Soult, qui accourait du champ de bataille de Bautzen, rétablit un peu nos affaires. Wellington se trouva en face d'un stratégiste consommé. Des deux parts les manœuvres furent habiles ; mais l'ennemi était trop supérieur en nombre, et Wellington franchit les Pyrénées. Il est inutile de revenir sur

ce qui a été dit ailleurs au sujet de la bataille de Toulouse; contentons-nous d'ajouter que, dans ses dépêches, Wellington avoue lui-même, avec une parfaite candeur, qu'à son entrée dans la ville, après le départ des troupes françaises, il y trouva, pour tout trophée, *une* pièce de canon; encore était-elle, je crois, démontée.

Toute cette partie des dépêches, relative à la campagne d'Espagne et de France, est du plus haut intérêt pour l'appréciation des qualités particulières du noble duc. C'est un singulier homme de guerre que celui-là. Ce n'est ni un sabreur intrépide dans le genre de Murat ou de Ney; ni un stratégiste audacieux, riche d'expédients et de ressources, comme Soult ou Masséna. C'est encore moins une tête épique, féconde en créations gigantesques et soudaines, à la manière de Napoléon. C'est tout bonnement le général le plus anglais des trois royaumes. Le flegme, l'énergie et la ténacité se combinent en lui dans des proportions immenses. Il accepte la bataille, mais il ne la livre jamais ou presque jamais. Il est quelquefois mou

ou imprudent dans l'attaque, mais il est toujours admirable dans la résistance. Rien ne l'étonne, rien ne le trouble, rien ne l'émeut, et l'enthousiasme lui est aussi parfaitement étranger que le découragement. On a remarqué que dans ces douze énormes volumes, tout entiers consacrés à des opérations militaires, le mot *gloire* n'est pas prononcé une seule fois. Pour Wellington c'est un mot vide de sens. Il ignore ou dédaigne les ressources de la harangue ; il n'a pas non plus cette simplicité sublime de Nelson, qui se contentait de dire à ses marins, une heure avant la bataille de Trafalgar : « L'Angleterre attend de vous que chacun aujourd'hui fera son devoir. » Le fond de toutes les allocutions du duc de Wellington peut se réduire à peu près à ceci : « Vous êtes bien vêtus, bien payés, bien nourris; celui d'entre vous qui ne fera pas son devoir sera pendu. » Joignez à cela une exactitude de négociant, un amour de l'ordre poussé jusqu'à la minutie, et le respect le plus scrupuleux pour tous ces pauvres petits droits que la guerre foule si souvent aux pieds. Ce géné-

ralissime de trois armées aligne des chiffres comme Barême, distribue à chacun de ses corps, en même temps et sur le même ton que le blâme ou la louange, son contingent de capotes, de souliers, de vivres et d'argent.

Il y a, à ce sujet, une page curieuse : c'est une lettre de lord Wellington à lord Bathurst, datée de Saint-Jean-de-Luz, où le duc se plaint très amèrement et très longuement au ministre. Le gouvernement le laisse, dit-il, manquer de tout. Il lui est impossible de vaincre sans argent ; l'armée est accablée de dettes, et, pour compléter ce tableau, il ajoute, avec un accent parfait de vérité : « Je n'ose pas sortir de ma maison à cause des créanciers qui m'assiégent publiquement pour demander le paiement de ce qui leur est dû. » Veuillez bien vous rappeler que Wellington est alors en pays ennemi, et qu'il a près de cent mille hommes sous les armes ; souvenez-vous de la manière dont certains de nos généraux payaient leurs dettes en Italie et en Espagne, et peut-être trouverez-vous quelque chose de bizarre dans ce vainqueur qui se

cache dans sa maison pour échapper aux créanciers de son armée. Grâce à cette rigidité morale, lord Wellington était parvenu à donner aux troupes anglaises une tenue parfaite de discipline; mais il n'avait pas peu à faire pour mettre sur le même pied ce ramassis d'Espagnols et de Portugais qui se précipitaient sur la France comme sur une proie destinée à les dédommager amplement des misères semées chez eux par nos conquêtes. «Je commande, écrit-il quelque part, les plus grands coquins (*the greatest rascals*) de toutes les nations du monde.» Et il ne trouve pas de meilleur moyen pour les empêcher de piller que de les tenir sous les armes des journées entières. Un jour, un brave homme des environs de Bayonne écrit au généralissime pour lui demander des nouvelles d'une jument à lui et d'un fusil de chasse que les Espagnols lui ont volés; et voilà lord Wellington qui, entre une bataille livrée et une bataille à livrer, se met en quête de la jument et du fusil. Ne pouvant parvenir à les découvrir, il écrit au réclamant une lettre délicieuse de bonhomie, où il lui fait part de l'in-

utilité de ses recherches, et l'invite à venir lui-même au quartier-général, pour l'aider à trouver la jument et le fusil.

Après l'abdication de Napoléon, lord Wellington arriva à Paris, mais il n'y passa cette première fois que très peu de temps. Élevé au rang de duc (il avait déjà été nommé feld-maréchal après la bataille de Vittoria), il fit à Londres un voyage triomphal, et ne tarda pas à être envoyé au congrès de Vienne comme représentant de l'Angleterre. Les Viennois l'accueillirent avec empressement. M. de Metternich le fêta à sa manière, qui est un peu celle de Catherine de Médicis, et, comme sous son extérieur grave et froid, l'illustre guerrier est constitué à la Henri IV, qu'il a le faible des grandes âmes, et que les beautés autrichiennes sont très sensibles à la gloire, ses succès furent nombreux et de plus d'un genre. Le congrès *danse* et ne *marche* pas, disait le spirituel prince de Ligne, et au même moment éclatait comme une bombe la nouvelle du débarquement de Napoléon.

A Vienne on avait peine à croire à cet acte,

qu'on qualifiait de folie; les plus fortes têtes déclaraient que Napoléon périrait à son premier pas. Lord Wellington connaissait mieux son homme et la France: « S'il est débarqué, il est à Paris », dit-il à quelqu'un; et il s'empressa de se mettre à la disposition du congrès, qui le nomma généralissime des armées alliées. Cela fait, il se rendit en toute hâte dans les Pays-Bas, pour y concerter un plan de campagne avec Blücher, et triompher une dernière fois dans le plus meurtrier de tous ces combats de géants qui forment l'Iliade impériale.

Tout le monde connaît l'histoire, ou plutôt tout le monde a lu une histoire de la bataille de Waterloo; or, comme il y en a au moins cinquante dont pas une ne ressemble à l'autre, je n'ai pas envie de me poser moi cinquante-unième stratégiste de cabinet, pour discuter la question de savoir si réellement Wellington a été surpris dans ses cantonnements, comme le dit Napoléon, ou non surpris, comme le dit Wellington et après lui Walter-Scott; si la bataille était gagnée par les Français quand les Prussiens arrivèrent, comme

le dit Napoléon; si elle était indécise, comme le dit Blücher, ou gagnée par les Anglais, comme le dit Wellington; si c'est la faute de Grouchy, comme le dit Napoléon; ou si Grouchy n'a pu mieux faire, comme le disent Grouchy et le général prussien Müffling.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'armée anglaise, inférieure en nombre, a soutenu sans se rompre, pendant cinq heures, suivant les uns, et pendant sept heures, suivant les autres, les attaques acharnées des premières troupes de l'Europe, commandées par le plus grand homme de guerre des temps modernes. Napoléon dit (1) lui-même que les Anglais ont été admirables. Il ajoute que les dispositions de Wellington ont été pitoyables. Mais comment expliquer alors que des troupes, quelque valeureuses qu'elles soient, placées dans une mauvaise position, commandées par un mauvais général, résistent toute une journée aux charges réitérées des cuirassiers de Kellermann, au choc de la vieille garde dirigée par Ney, et aux

(1) Voir le tome VII du *Mémorial de Sainte-Hélène.*

manœuvres de Napoléon? Car enfin il est positif que quand les Prussiens arrivèrent, quand Bulow attaqua à l'arrière-garde, les régiments écossais s'étaient fait écharper sans perdre un pouce de terrain; les avantages partiels remportés par les Français au bois d'Hougoumont et à la ferme de la Haie-Sainte avaient été presque aussitôt regagnés que perdus.

Il me semble plus juste et plus vrai, non pas de comparer deux hommes dont l'un est incomparable, ce serait faire injure à lord Wellington lui-même qui en toute occasion a dit de Napoléon: « C'est notre maître à tous », mais de placer du moins en regard de cet aigle posté sur les hauteurs de la ferme de la *Belle-Alliance*, le léopard anglais acculé aux flancs du Mont-Saint-Jean. A celui-là l'impétuosité sublime de l'attaque, à celui-ci la froide ténacité de la résistance; le duc de Wellington vit sans sourciller tout son état-major, moins un seul homme, tomber autour de lui. Six cents officiers et quinze mille soldats jonchaient le sol, tués ou blessés; et il est hors de doute que,

sans l'arrivée de Blücher, l'armée anglaise, épuisée par de longs efforts et des attaques sans cesse renaissantes, eût été forcée à la retraite ; mais dans tous les cas la bataille eût été noblement perdue.

Les événements qui suivirent sont trop universellement connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler au long. Disons seulement à la louange du duc de Wellington, qu'après la capitulation de Paris il s'opposa de tout son pouvoir aux brutalités de Blücher, espèce de Vandale qui ne rêvait que feu et sang. Nommé généralissime de l'armée d'occupation, et résidant à Paris en cette qualité, le duc laissa échapper une belle occasion d'être grand ; le maréchal Ney, mis en jugement, s'adressa à lui en invoquant l'article 12 de la capitulation de Paris, et la maréchale vint elle-même implorer son appui. Lord Wellington répondit que l'article 12, comme tous les autres, n'avait trait qu'à la question militaire ; qu'il avait été destiné à garantir les personnes qui y sont désignées contre les troupes alliées seulement, mais qu'il n'avait pas et ne pouvait pas avoir eu pour but de préjuger en

rien la position de ces mêmes personnes au vis-à-vis du gouvernement actuellement existant ou de celui qui devait être appelé à lui succéder. Cette argumentation peut certainement se soutenir, et le caractère bien connu du duc de Wellington ne permet guère de douter qu'il ne fût de bonne foi ; mais combien il eût été plus beau à lui, qui était tout puissant alors, d'affronter le courroux de Castlereagh et de dire à Louis XVIII : « Je prends cet homme « sous ma sauvegarde ; nous nous sommes vus souvent sur le champ de bataille, et récemment encore il est venu braver intrépidement le feu de « mes soldats : c'est un héros ; je ne veux pas qu'il « périsse de la mort des traîtres. » Ney eût été sauvé, et l'Europe entière eut applaudi lord Wellington. L'illustre Anglais ne comprit pas cela ; sa raison froide et sèche se prête peu aux inspirations spontanément généreuses ; ses qualités sont négatives. Il ne fait pas ce qui est mal ; et quand il fait le bien, c'est toujours dans les strictes limites du devoir. Comment expliquer pourtant cet autre fait qui pèsera sur sa mémoire ? Lord Wellington

passe à juste titre, car il ne l'a jamais démenti, pour l'auteur principal de la dure captivité de Napoléon ; on dit qu'il désigna lui-même l'affreux rocher de Sainte-Hélène. Et à son tour, le grand empereur au lit de mort, prêt à paraître devant Dieu, descend jusqu'à écrire sur son testament le nom de l'homme qui avait tenté en 1818 d'assassiner son ennemi. De ces deux faits je ne sais quel est le plus triste. En les citant, j'ai pensé au testament de Louis XVI pardonnant à ses juges, et au *Prince Noir* servant lui-même à table un roi vaincu.

Après l'évacuation du territoire français et le traité d'Aix-la-Chapelle, lord Wellington retourna à Londres, comblé d'honneurs, et possesseur d'une fortune immense. Alors commença sa carrière politique. Appelé à siéger à la chambre des lords, il accepta la place de grand-maître de l'artillerie, sous le ministère de lord Liverpool. A l'avènement de Canning, il fut envoyé au congrès de Vérone, où il lutta de son mieux contre l'intervention de la France en Espagne. « On caressait en vain, dit

« M. de Châteaubriand (1), le successeur de « Marlborough pour le faire sortir de la politique « de son pays. On y perdait son temps. Sa Grâce, « pour se désennuyer de nous, cherchait à Ve- « rone quelque *Des Ursins* qui pût écrire à la « marge de nos dépêches interceptées : *pour ma- « riée, non.* »

Le duc d'York, frère du roi, étant mort en 1827, lord Wellington fut appelé à le remplacer dans la dignité de commandant en chef des armées anglaises; et bientôt après commence à se dessiner dans la chambre des lords son opposition contre les tendances libérales de Canning. Après la mort de ce dernier, le faible ministère de lord Goderich ne put arrêter longtemps l'entrée des tories au pouvoir, et, en janvier 1828, le duc de Wellington fut nommé premier lord de la Trésorerie. Sir Robert Peel fut l'orateur et le représentant de ce cabinet à la chambre des communes. Tory de naissance et de cœur, mais tory éclairé, lord Wellington parvint, à force de franchise, à

(1) *Congrès de Vérone*, tome 1, page 116.

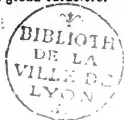
donner à son ministère une sorte de popularité. Entraîné par l'empire des idées, il cédait sans dissimuler ses répulsions et sans feindre des sympathies qu'il n'éprouvait pas, mais il cédait. C'est ainsi qu'il appuya le bill d'émancipation en le déclarant fâcheux ; c'est ainsi qu'il qualifia la victoire de Navarin d'événement funeste (*untoward event*). Le contre-coup de juillet l'ébranla fortement ; il ne chercha point à le parer. Lorsque fut présenté, en 1830, le bill de réforme, lord Wellington déclara qu'il combattrait hautement tout projet de réforme, et, à la première occasion, il s'empressa de céder la place au ministère whig de lord Grey. En 1832, il reparut un instant aux affaires sous la présidence de M. Peel, et se retira presque aussitôt. Depuis, malgré les nombreuses infirmités qui l'ont atteint, le vieux soldat n'a pas cessé de prendre une part active aux affaires de son pays. Il a parlé sur les questions les plus importantes, toujours avec cette gravité et cette froide raison qui le caractérisent.

Plusieurs biographes font dire à madame de

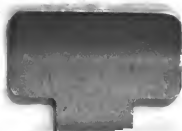
Staël que lord Wellington est un *homme borné*. Je ne sais trop où l'on a pris cela, et je soupçonne très fort le premier auteur de la découverte de l'avoir inventée; outre que le mot est en désaccord avec l'opinion de tous ceux qui ont vu lord Wellington à Paris, et l'enthousiasme bien connu de madame de Staël pour lui, il jure singulièrement avec certaines pages flamboyantes des *Considérations sur la révolution française*, où le noble duc est exalté bien au-delà de ses mérites. Il est évident qu'en politique lord Wellington n'est pas un aigle, qu'il s'entend peut-être mieux à gouverner une arméequ'une nation; mais il est incontestable aussi que là encore il a déployé certaines qualités de fermeté, d'activité et d'élévation qui sont bien à lui. Aux affaires comme à la guerre, ce qui a fait surtout la prépondérance de lord Wellington, c'est une assurance imperturbable qui n'est pas de la forfanterie, mais qui prend bien plutôt sa source dans une sorte de fatalisme instinctif que Napoléon raillait tout en le professant au fond pour le moins autant que César. Je ne saurais mieux ex-

primer ma pensée à ce sujet qu'en rapportant ce plaisant propos, que tenait dernièrement, un jour de grande réception à l'ambassade d'Angleterre, un Français très haut placé, en montrant lord Wellington : « Voyez-vous le duc, disait-il, qui lutte « vaillamment contre sa goutte, et s'efforce, dans « son habit doré de gardien des *cinq ports,* de se « poser en Hercule, ainsi que l'a représenté Chan-« trey à Hyde-Park; eh bien ! ce personnage a une « telle confiance en son étoile que si quelqu'un « fût venu lui dire il y a six mois : La reine vous « attend à Westminster pour vous épouser, vous « et vos soixante-et-onze ans, il serait à l'instant « parti du pied gauche en rajustant son ceintu-« ron, comme un homme qui va faire la chose la « plus simple et la plus naturelle du monde. »

En résumé, quand le duc de Wellington ne sera plus, l'Angleterre aura à regretter sa plus haute capacité militaire depuis Marlborough ; et si elle ne perd pas en lui un grand génie politique, elle perdra certainement un grand caractère.







Tous les personnages éminents de l'époque en France et à l'étranger figurent dans cette galerie, qui se compose de 120 livraisons formant 10 volumes.

Chaque livraison, contenant une biographie complète, composée de 36 pages grand in-18, avec un beau portrait lithographié, se vend séparément au prix de 30 centimes.

Les 12 premières livraisons, réunies en un élégant volume, avec une *Lettre-Préface par M. de Châteaubriand*, et contenant 432 pages de texte, 12 biographies et 12 portraits, sont en vente au prix de 4 fr. pour Paris et 5 fr. 20 cent. par la poste.

PERSONNAGES CONTENUS DANS LE 1er VOLUME :

MM. Thiers, Soult, de Châteaubriand, Laffitte, Guizot, de Lamartine, Berryer, de La Mennais, Dupin (aîné), Béranger, Odilon-Barrot, Victor Hugo.

LIVRAISONS PARUES DU 2e VOLUME :

MM. Arago, George Sand, de Broglie, de Cormenin.

—

SOUS PRESSE : **LE COMTE MOLÉ.**

—

Il paraît une livraison par semaine.

Les personnes qui souscriront d'avance pour un trimestre (12 livraisons) les recevront *franco* à domicile, au prix de 3 fr. 60 cent. pour Paris, et 4 fr. 80 cent. pour les départ.

Toute demande doit être adressée *franco* à l'éditeur, rue des Beaux-Arts, 13.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET Cie,
Rue de Seine, 32.